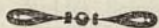


LES

# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LOUISE, par M<sup>me</sup> ALPHONSINE MASSON (9<sup>e</sup> partie). — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHORKE, traduit par E. DE SUCKAU (9<sup>e</sup> partie). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Octobre, sans ramener précisément les frimas, a singulièrement rafraîchi l'atmosphère, surtout le soir et le matin; on se promène encore dans les jardins après le dîner, non sans prendre quelques précautions prudentes, sous la forme de châles et de burnous. Les châles, ce sont ces jolis châles fantaisie ou ces châles de cachemire français uni, toujours si distingués, et qu'on trouve dans la maison Delisle encadrés de la manière la plus originale et la plus variée; en gros bleu et en pourpre foncé, ils peuvent accompagner toutes les toilettes de ville, et sont bien véritablement le complément le plus commode en cette saison.

Quant aux toilettes, elles commencent aussi à se préoccuper du temps, c'est-à-dire à s'assombrir; on ne demande plus à sa couturière ces mousselines et ces grenadines si longtemps et si agréablement portées cet été; on choisit chez elles de belles et bonnes robes de gros taffetas de moire antique et de droguet de soie. D'abord on se fait faire une robe noire, parce que la femme la plus modeste comme la plus luxueuse se fait faire une robe noire en cette saison. La maison Fauvet a un choix de robes noires depuis trois ou quatre jours qui permet aux plus difficiles de se satisfaire: l'une se fait en taffetas uni à deux jupes; la seconde jupe est bordée d'une frange légère et brillante, où le jais se mêle à la chenille et produit le scintillement le plus heureux. Le corsage, sans basques, est orné de brandebourgs de chenille et jais, d'où pendent de petits

grelots de jais; il est à deux pointes; les manches, de forme grecque, ont un brandebourg à l'ouverture. Une autre, à deux jupes aussi, a des quilles brodées de soie et de jais sur la seconde jupe, et une frange également au bas; le corsage porte une petite berthe carrée garnie d'une frange, et brodée comme les quilles; les manches sont trois manches étagées l'une sur l'autre, et chacune garnie de franges.

Une autre robe de taffetas noir est à volants garnis d'un effilé de petite chenille; le corsage, plat et montant, est à basque garnie de même; les manches diffèrent beaucoup des autres, elles sont larges, à deux bouillons, fermées et terminées par un haut poignet de forme pointue sur le dessus du bras. Une quatrième robe est à jupe unie, ouverte sur le côté par des crevés de taffetas pareils, retenus par des nœuds et des aiguillettes de velours noir; le corsage est à basque coupée tout autour par un petit bouillon faisant crevé; les manches, larges et ouvertes, ont le même crevé sur leur longueur. Une cinquième robe est en moire antique, avec de larges quilles formées par des losanges d'une toute petite passementerie de jais; à chaque intersection des losanges est attachée une aiguillette soie et jais; le corsage est à basque, avec plastron devant et derrière semblable au dessin des quilles; seulement il n'y a pas d'aiguillettes dans le dos; la basque est à losanges de jais, et garnie d'une dentelle de Chantilly; cette dernière robe a une distinction fort exceptionnelle: on peut l'exécuter en taffetas, de même que toutes les autres peuvent être reproduites en moire antique, en moire ordinaire, et même en satin, car il faut annoncer le satin, qui reprendra faveur cet hiver, et dont bientôt nous aurons à nous occuper. A côté de ces robes, qu'on peut presque regarder comme indispensables, et qui plaisent et conviennent à toute femme, la maison Fauvet avait exposé quelques-unes des robes qui lui avaient été commandées pour la jeune princesse Yup... Parmi ces dernières, toutes élégantes, quelques-unes presque magnifiques, nous avons remarqué comme étant d'une nouveauté délicieuse une robe de taffetas mauve à deux jupes: la première était couverte d'un volant de dentelle de Chantilly noire, la seconde portait le même volant plus bas et disposé en larges dents rondes; au centre de chaque dent se trouvait un petit ornement fait de dentelle noire



et de petit velours ayant à peu près la forme d'un nœud à pans coupés rappelant un peu le dessin d'une croix de Malte; ces ornements composaient en outre une quille, et allaient en diminuant; en montant vers la taille, de petites rosaces dentelle et velours étaient semées dans les intervalles; la robe avait deux corsages: l'un, décolleté, avait une berthe ronde reproduisant les nœuds des quilles; l'autre, montant, à basque garnie de dentelle posée en large feston rond, portait, comme la seconde jupe, ces belles applications de velours et dentelles qui donnaient à cette toilette tant d'accent et d'originalité. Cette délicieuse robe ne peut être parfaitement comprise par une description; aussi nos lectrices seront-elles mises à même de la juger dans un de nos prochains numéros. L'autre robe, destinée à la même jeune princesse, était en taffetas vert, à trois volants, bordés chacun d'un biais de moire plus foncée que le volant; ce biais, haut de quatre doigts environ, était surmonté d'un petit velours noir au-dessus duquel courait un petit agrément de paille; ce velours et cet agrément alternaient en se répétant jusque vers le milieu du volant; le corsage plat montant était sans basque et à ceinture; une berthe carrée aux épaules était ornée comme les volants; les manches étaient de doubles manches larges bordées de biais vert de velours et de paille, comme le reste. En fait de robes de soir, la maison Fauvet a fait pour une belle Anglaise qui donne en tout temps des fêtes dans son château, très-voisin de Londres, deux robes qui seront sans doute copiées bien des fois par les couturières d'outre-Manche: l'une est en tulle bleu avec trois gros bouillons de tulle bleu et trois volants de blonde blanche alternant; des roses thé et des myosotis sont piqués tout autour de la jupe dans les bouillons; le corsage a une berthe bouillonnée garnie de blonde, sur laquelle court une branche de roses thé jetée avec une grâce infinie. L'autre robe, en taffetas maïs, était couverte entièrement de ruches découpées de crêpe qui ne s'interrompaient que pour laisser monter jusqu'à la taille une quille de tulle maïs bouillonné, où s'étagaient des bouquets de pensées violet-foncé. Ces deux robes étaient d'une nouveauté et d'un éclat où se retrouvaient les habitudes de goût exceptionnel qui distinguent la maison Fauvet.

Il y a certaines choses qu'on pourrait appeler le superflu de l'élégance, certains ornements dont une femme comme il faut ne peut se passer, et qui ajoutent un charme délicat à la toilette. C'est dans la confection de ces gracieuses parures que les dames Mourée tiennent le premier rang.

Tous les jolis visages qui s'arrêtent devant le magasin du *Lis de la vallée*, ont pu constater le goût exquis qui respire dans tout ce qui sort de leurs mains habiles. Elles viennent d'exécuter quelques nouvelles coiffures de soir parmi lesquelles nous avons particulièrement remarqué un charmant bonnet orné de boutons de roses du roi et d'herbes aquatiques, un autre composé de

touffes d'acacia lilas et de dentelle noire, puis des résilles de chenille à glands, très-déliées de forme et très-propres à faire ressortir la beauté d'un visage et le soigneux arrangement d'une chevelure; nous en avons admiré une entre autres de chenille bleu de ciel et argent, si charmante que toutes les femmes qui la verront en voudront une pareille; elle avait des glands bleus et argent, et était garnie sur le devant d'une frange d'argent faisant diadème de l'effet le plus nouveau et le plus gracieux. Nous avons vu des résilles plus simples et non moins jolies, des coiffures de campagne possédant un charme si complet qu'il faisait souvenir de ces bergères-marquises d'autrefois, qui n'avaient de la bergère que les moutons blancs et la houlette à rubans roses, et qui avaient de la marquise la distinction, le goût et la grâce que les femmes comme il faut ont toujours possédés.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du Dessin.

*Première toilette.* — Robe de taffetas pensée à trois volants garnis de trois rangs de boules de neige chinées noir, gris et blanc; corsage à plastron formé par la même passementerie; manches à jockeys garnis de même. Lingerie de mousseline brodée. Bottines de satin noir. Gants de chevreau.

*Seconde toilette.* — Robe de reps vert à quilles formées par des lignes diagonales en velours noir. Manteau en velours-chenille, retenu à la taille en dessous; manches longues et coupées carrées; petit velours noir posé à cheval pour bordure. Chapeau blanc orné de roses des Antilles. Bottines de moire brune. Gants de chevreau.

#### Explication du patron.

La robe d'enfant dont nous donnons le corsage se fait en popeline unie ou à carreaux de couleur vive; si on la fait unie, on l'orne de lacets de laine, et on la borde de même; les lacets sont d'une couleur différente de celle de la robe, telle que rouge sur gris ou bien sur marron, etc. La jupe est ornée de quilles de lacets ou de biais d'une autre étoffe.

Le petit pardessus se fait en drap ou en peluche de laine; on le garnit d'un biais de velours écossais; on y ajoute des glands de soie de la nuance de l'écossais; on le fait aussi en velours noir ou gros bleu, en ce cas on le borde d'un simple galon satiné. Pour petit garçon les peluches de laine de deux tons sont préférables. Pour petites filles, il peut être très-élégant en soie blanche ou grise, bordé de biais finement piqués, bleu de ciel ou rose.



**Explication de la planche de broderie.**

N° 1. Col à broder au plumetis sur mousseline. Les ronds peuvent être des pois ou des œillets.

N° 2. Manchette assortie au col.

N° 3. Porte du petit bonnet.

N° 4. Quart d'un mouchoir au plumetis. Pour simplifier, on peut supprimer le semis ou même la rivière. La rivière se compose de deux larges cordonnets entre lesquels on fait des brides en point de feston avec du fil à jours.

N° 5. Coin de mouchoir qu'on peut supprimer ou faire seul au-dessus d'un ourlet.

N° 6. Sachet à mouchoirs, à broder en soutache sur velours, moire ou satin, des couleurs qu'on préfère. Ce même dessin pourrait servir pour buvard; on broderait dans ce cas de préférence sur casimir, peau de chevreau ou cuir de Russie. L'un des deux traits du dessin devrait être couvert en soutache d'or ou d'argent, surtout si c'était pour un buvard.

N° 7. Bonnet de baptême, à broder au plumetis sur mousseline. Les doubles lignes indiquent partout un seul cordonnet mat. Les petits ronds sont plutôt des œillets que des pois.

**MAISONS CITÉES DANS LE JOURNAL.****PLUMES.**

**M. Breteau**, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires.

**PARFUMERIES, GANTS ET ÉVENTAILS.**

**Faguer-Laboullée**, 83, rue Richelieu.

**TAILLEUR.**

**Humann**, 83, rue Neuve-des-Petits-Champs.

**SPÉCIALITÉ DE FLEURS EN PAPIER.**

**Madame Traversa**, 484, rue de Rivoli, papeterie des Tuileries.

**SPÉCIALITÉ DE VÊTEMENTS ET MODES D'ENFANTS.**

**Maison Pauline Royer**, 486, rue de Rivoli.

**MODES.**

**Mesdemoiselles Romain**, 48, rue de la Chaussée-d'Antin.

**BRODERIES, TAPISSERIES, ARMOIRIES, SPÉCIALITÉ DE DESSINS DE STYLE POUR ORNEMENTS D'ÉGLISE, OUVRAGES AU CROCHET.**

**Madame Legras**, 350, rue Saint-Honoré.

**FLEURS ET COIFFURES.**

**M. Tilman**, fournisseur de S. M. l'Impératrice et de S. M. la Reine d'Angleterre, 404, rue Richelieu.

**COIFFURES ET PARURES.**

**Compagnie florale**, 3, rue de Choiseul.

**CONFECTIONS ET ROBES, HAUTE NOUVEAUTÉ.**

**E. Boudet**, 40, rue de Ménars.

**DENTISTE.**

**William Rogers**, de Londres, 270, rue Saint-Honoré, en face le passage Delorme.

**LOUISE.**

(SUITE.)

LOUISE A ALBERT.

Je ne sais qu'une manière de répondre dignement à votre lettre, monsieur, c'est par un silence absolu.

LOUISE D'ESCARS.

FRANTZ A LOUISE.

Vous me jetez, vous et Albert, en d'étranges sollicitudes, mes jeunes et chers amis! Auquel entendre? Je n'en sais ma foi rien. Vous me dites que vous voulez renoncer à Albert et que pourtant vous l'aimez!... D'un autre côté, Albert est désespéré d'une lettre qu'il vous a envoyée, il dit qu'il va mourir de douleur, que sais-je, moi! Il dit une foule de choses qui me semblent au contraire fort justes, et que je n'hésite pas à approuver. Mais ce qui domine tout cela, chère enfant, c'est la certitude que vous êtes triste, malheureuse, et que votre amour du devoir entraînera à coup sûr la perte de votre bonheur. Il est évident que je parle à mon point de vue; nous autres hommes, nous sommes myopes en ce qui touche aux délicatesses exquises des sentiments féminins; vous êtes née, comme la plupart des femmes, pour l'abnégation, le dévouement, qu'importe l'objet, le motif? Il suffit qu'ils présentent un but élevé pour que le sacrifice s'accomplisse persévèrement, sans murmure, comme le serait une tâche douce et facile. Sous ce rapport, chère Louise, je me reconnais incompetent, et je vous admire!

Je n'ai pas vu la lettre d'Albert, mais il m'est impossible de ne pas essayer de ranimer en vous la commiseration, la pitié pour ce pauvre jeune homme, il n'a d'autre tort que celui de vous aimer toujours... S'il est irrité, jaloux, qui ne le serait à sa place? Vous lui avez entr'ouvert le ciel, et d'un mot dédaigneux vous le rejetez sur la terre! Est-ce bien vous, ma Louise, si bonne, si douce, si tendre, qui pouvez vouloir l'accabler de malheur? Car, je le répète, sa faute est de vous aimer, de réclamer l'accomplissement de vos promesses. Son respect, alors que tout espoir lui était enlevé,



ne vous a-t-il pas donné la preuve et la mesure de l'affection sérieuse qu'il vous gardait? Que lui reprochez-vous? Ne soyez pas injuste, écrivez-lui pour le rassurer. Je le désire, je vous en prie! Soyez généreuse une fois de plus, ma Louise, soyez-le pour votre vieil ami, pour lui, pour vous, mon enfant... Dieu vous le rendra!

Je ne cesse de penser à vous, ne soyez pas sévère; quand vous l'êtes, vous l'êtes deux fois : vous m'atteignez aussi bien qu'Albert, que j'aime et que je défendrai envers et contre tous. Je ne veux pas lire une ligne de vous si elle ne m'apporte la preuve que vous avez cédé à ma prière.

#### ALBERT A LOUISE.

Il ne m'est pas possible, madame, d'accepter la condition que vous me faites sans protester. En effet le silence absolu derrière lequel vous vous retranchez vous dispense de convenir que j'ai raison en tous points, et que vous avez cessé de m'aimer.

De vous, madame, j'attendais plus. Je ne me reconnais pas le droit de vous condamner, parce que vos sentiments pour moi sont changés. — Qui peut répondre de l'amour? C'est une fièvre contre laquelle échouent tous les remèdes, et qui guérit souvent sans cause appréciable. Vous êtes guérie, madame, cela est sûr.

Vous n'avez pu comprendre le désespoir dans lequel m'a jeté votre lettre. — Pour que je n'en fusse pas blessé, il m'eût fallu au cœur la même indifférence qu'au vôtre. — Pourtant, quelle que soit l'amertume des regrets que votre rigueur m'impose, quelle que soit désormais la vie que vous m'avez faite, vie où le doute est entré pour n'en plus sortir, d'où l'espérance est sortie pour n'y plus rentrer, je vous pardonne, madame, car moi je vous aime, je vous aimerai toujours; loin de vous, sur la terre étrangère, je murmurerai tout bas votre nom, comme un doux chant d'amour et de patrie!

Puissiez-vous être heureuse du choix que vous avez fait entre deux amours. Il vous fallait une victime. Vous avez réussi, je suis bien mort à tout ce qui fait le bonheur sur la terre; j'allais donner ma démission pour accourir près de vous, je la reprends, et les voyages les plus lointains, les plus périlleux auront mes préférences, les combats me trouveront au premier rang; que la mort m'y frappe, elle me délivrera de tous les maux que je vous dois. Adieu, madame.

#### LOUISE A ALBERT.

Vous n'êtes pas seulement injuste, monsieur, vous êtes cruel. Suis-je assez malheureuse? Si je n'avais la conviction d'être dans le vrai, je succomberais sous des coups aussi répétés qu'ils sont douloureux. Je n'ai ni repos ni trêve, j'en suis malade, la vie semble prête à m'abandonner, et Frantz lui-même se tourne contre moi pour vous défendre.

Vous savez bien mal lire dans le cœur des femmes, monsieur, sans cela vous auriez deviné, il y a long-

temps, l'héroïsme du sacrifice sous l'apparente indifférence d'un cœur qui n'a jamais brûlé que pour vous. Si vous pouviez apprécier comme moi la sainteté des motifs qui m'entraînent, vous ne m'eussiez jamais dit, vous n'eussiez même jamais pu penser ce que vous m'avez écrit... Pour nous autres femmes il y a des raisons de sentiment qui sont au-dessus de toutes les considérations. Elles surpassent tout, même notre propre bonheur. Il en est ainsi de la position exceptionnelle où je me trouve placée, bien plus par moi-même que par mon mari. Quand je vous ai aimé, Albert, je ne pouvais juger de l'empire qu'aurait sur moi l'amour maternel. Eh bien, il est unique, absolu. Ce qu'il m'inspire a la fermeté d'une volonté divine. Que je vainque ou succombe dans la lutte, peu m'importe! je ne changerai rien à mes résolutions.

Imaginez donc que vous avez fait un rêve, et comme un rêve qu'il s'efface de votre souvenir! Je me sens si profondément atteinte dans les sources de ma vie, que je vous parle dès à présent comme si je ne devais plus jamais le faire. (Que Dieu m'en garde cependant!) Vous serez toujours, jusqu'à la dernière minute de mon existence, le seul être que j'aie aimé, lors même que je n'en avais plus le droit. Plus que vous, cher Albert, j'ai déploré la domination d'un sentiment qui vous plaçait au second rang dans mon âme, parce que j'ai souffert, non-seulement pour moi, mais aussi pour vous, que je savais si franc, si noble, si généreux, et enfin si véritablement attaché à ma personne.

Vous voulez ne plus revenir, eh bien, vous avez raison. Laissez au temps le soin de vous guérir avant de revoir ces lieux qui furent marqués par nos serments. Dieu m'est témoin que je n'ai jamais été parjure par la pensée; je le suis de fait, m'allez-vous dire; maintenant vous savez bien que cela ne dépend pas de moi!... Il est très-probable que nous ne nous reverrons jamais, mon ami; aussi, afin que vous ne m'oubliez pas, même quand une autre femme aura toutes vos pensées, j'ai l'intention de vous léguer mon portrait, cette petite miniature de madame de Mirbel que vous connaissez. Elle me représente à cette époque où j'étais belle, où toute mon âme épanouie au bonheur rayonnait sur mon jeune visage. Je dis jeune, car j'ai l'air aujourd'hui d'avoir trente ans! Je me surprends à désirer que vous ne me revoyiez pas, par un reste de coquetterie, qui s'éveille bien tard en moi, mais enfin qui est concevable...

Je désire que vous restiez marin, la mer porte au souvenir des temps passés. Et puis qu'est la vie sans un noble but à atteindre? Que feriez-vous inactif dans vos terres?... Les plaisirs du monde sont vains et creux, ils ne peuvent plaire qu'au temps de la première jeunesse, quand le cœur est encore libre. Vous trouverez plus que partout ailleurs dans votre carrière des distractions sérieuses, et même ces longs moments de calme et de rêverie que l'on subit en mer sont bons à l'âme; s'étudier, c'est se fortifier, c'est aussi redresser



les mauvais côtés de notre nature faillible; vous vous souviendrez quelquefois encore, n'est-ce pas, de Louise qui sera au ciel? Vous chercherez parmi les étoiles, ne sont-elles pas les regards des personnes aimées? Je veillerai sur vous, je vous protégerai!

Si vous avez un fils, et que cela soit possible, nommez-le, en souvenir de moi, de ces deux noms réunis... Louis-Albert.

Adieu, cher Albert, jugez votre erreur, elle fut grande à mon égard. Vous m'avez crue parjure, non, cela n'était pas possible, et vous deviez le penser. L'obstacle que Dieu a placé entre nous, c'est un sentiment dont vous pourrez seulement juger quand vous serez père.

Croyez-en mes pressentiments, le bonheur vous attend, il sera le prix du souvenir que vous garderez à celle qui remportera dans la tombe un amour qui ne devait pas avoir sa fin sur la terre. Là-haut nos âmes se retrouveront, et cette fois ce sera pour toujours!... Adieu, adieu, mon seul bien-aimé!

Votre pauvre Louise.

LOUISE A FRANTZ.

Si vous voulez encore revoir votre Louise, mon bon et cher ami, revenez vite, car la vie lui échappe. A vous, comme à Albert, une dernière fois je vais parler longuement.

Vous avez connu et apprécié les événements qui ont rempli ma vie. Elle s'est passée dans les regrets d'abord; puis j'ai été presque résignée à mon sort, rien ne pouvait le changer que la main de Dieu, j'ai dû croire que sa volonté me l'avait imposé, me demandant cependant pourquoi... Sommes-nous jetés sur la terre pour y jouer un rôle à l'avance indiqué? ou bien au contraire pour y être l'arbitre de notre destinée? Je n'ose décider. Ce que je sais, c'est que ma lutte a été impuissante, j'ai peut-être trop négligé le soin de ma propre cause en considérant la volonté de ma mère comme un ordre sans appel. Je n'ai pas su sans doute me servir de mes forces; mon âge, il me semble, s'y opposait. Qu'importe de posséder des facultés si elles sont chez nous à l'état latent? Nous n'avons pas toujours la conscience de ce que nous pouvons faire, et si nous l'avons, cette conscience, le respect humain nous arrête; d'ailleurs je crois le temps indispensable au développement de mes forces; pour qu'elles s'exercent bien sans entraves, il leur faut en nous de puissantes racines bien prises, bien acclimatées.

Il était donc impossible que je revinsse sur le passé; je n'ai plus rien espéré, mais j'ai aimé et gardé toujours en moi l'objet de mon culte. Si Albert pouvait savoir à quel point il a possédé mon cœur, mon âme! comme j'ai respecté ses idées, ses opinions! Chacune de mes démarches s'est accomplie en me demandant toujours: — Qu'en penserait-il s'il la savait?... Et comme je m'arrêtais quand sa réponse la condamnait!

car je le sais si bien par cœur, que je suis sûre d'avoir tout jugé comme s'il eût jugé lui-même!...

Que de retours vers le passé, avec quelle joie amère je me rappelais ses adieux, son départ, sa douleur, sa lettre écrite au moment de quitter la France!... Que de larmes j'ai versées dans le silence de mes nuits!... Que d'émotions profondes et anéantissantes j'ai subies au milieu d'un monde qui le connaît, et qui devant moi en parlait souvent de manière à éveiller tout à coup les susceptibilités de mon amour à me rendre jalouse, malheureuse, sans pouvoir jamais exhaler une plainte!

D'autres fois, et celles-là furent les consolations de ma vie désenchantée, elles furent les fleurs jetées par Dieu aux bords épineux de mon chemin dans la vie; d'autres fois, dis-je, j'entendais vanter son noble caractère, envier la femme qu'il aimait; j'entendais aussi rappeler les séductions de sa voix charmante, et quelques jeunes filles, se plaçant au piano, comme lui chantaient les airs qu'il chantait, les seules que j'aie jamais voulu graver dans ma mémoire! Oh! comme je l'ai aimé cet homme! Frantz, ma plume est inhabile à le dire, elle est froide, empêchée, mais vous me connaissez, et ce que je ne sais vous expliquer, vous le devinerez.

Je fus mère, un nouveau sentiment s'empara de moi. Je sentis se relâcher un peu le nœud qui me liait à Albert, et se resserrer celui qui m'unissait à M. d'Escars. Je ne pouvais regarder mon enfant sans penser à son père, et je me trouvais presque coupable de ne pouvoir l'aimer. Peu à peu le sentiment maternel se développa si largement en moi qu'il m'envahit tout entière; tout s'effaça dans mon souvenir; à de rares intervalles j'avais de fugitifs retours vers le passé, quand vous m'écriviez par exemple et me parliez de lui, alors je redevais pensif pendant quelques heures. Deux années se passèrent ainsi. Le vicomte d'Escars mourut prématurément. Vous savez sa mort, les péripéties de cette mort, le serment que je fis à mon mari de ne point me remarier dans l'intérêt de notre enfant.

Placée entre l'alternative de perdre la direction de mon fils ou de m'unir à Albert, je subis de cruels et longs combats; il me fut impossible de me déterminer pour l'un ou pour l'autre parti. Quand Albert m'écrivait et revendiquait ses droits, je n'étais jamais plus résolue à garder mon veuvage. Ceci paraît absurde, puisque je l'aimais. Eh bien, c'est naturel, tant il est vrai que le bonheur d'être aimées nous suffit. Dès que j'étais sûre qu'il me gardait sa foi, l'excès du bonheur que j'en ressentais me rendait fière, exigeante, je posais les conditions! S'il se résignait au contraire à garder le silence, l'inquiétude revenant dans mon esprit, l'alarme était jetée dans mon cœur, et je trouvais au-dessus de mes forces de consentir à rester seule, sans appui, sans amour, à l'âge de vingt et un ans.

Je m'en prenais à mon mari, à moi-même, des maux qui m'accablaient; j'accusais Albert d'une indifférence que j'avais ordonnée. Enfin, cher Frantz, j'ai tant



lutté, tant souffert, tant aimé, tant donné aux autres et si peu gardé pour moi, que je suis à bout de forces. Je vais mourir, mon âme aspire après sa première patrie; forte et faible à la fois, je suis vaincue. La nature succombe sous des coups si cruels et si répétés. Revenez, mon ami, revenez en toute hâte, j'ai besoin de votre secours pour quitter la terre; vous me rendrez à moi-même; votre douce et chère présence adoucira les pâles et tristes heures de mon passage ici-bas, vous entendrez mes dernières paroles, vous recevrez mes dernières volontés pour mon pauvre enfant, auquel tout ce qui est bon et utile va manquer à la fois : père et mère. Vous lui direz que c'est pour n'avoir pas voulu le quitter pendant quelques années que la mort m'emporte! Vous lui direz encore, quand il aura l'âge de raison, à quel combat j'ai succombé!

L'amour est un dieu jaloux, sans pitié, ceux qui essaient de lui résister, il les tue : c'est pourquoi je meurs... Je vous attends, je vous appelle, mais je le sais, j'en suis sûre, je ne mourrai pas sans vous avoir revu, cette dernière consolation m'est bien due! Adieu, et à revoir, mon noble ami; après Albert vous êtes l'homme que j'ai le plus aimé, honoré; vous avez été mon second père, la joie pure de mes jours sombres, la lumière de mon âme; guidée par elle, j'ai suivi le chemin du devoir; votre Louise peut se présenter devant Dieu, sa vie est sans tache. Cette pensée étend sur mes jours, à leur déclin, le charme que l'on trouve aux heures du soir quand le soleil est près de disparaître derrière l'horizon. Alors il y a dans toute la nature un moment de calme solennel qui précède la nuit. Ce calme, je l'éprouve, j'attends sans impatience, sans murmures.

Ma vie n'a servi à rien, on m'aura entrevue peut-être, aux jours joyeux de mon adolescence, quand je courais si vite par les prairies et les montagnes de ma riante vallée de Chevreuse. Quelques bénédictions mêlées à mon nom seront tout mon cortège en quittant ce monde. Oh! non, j'oublie vos larmes et vos regrets, mon bon Frantz, il y a là de quoi désirer mourir pour en être l'objet.

Allons, adieu, ma faiblesse seule me force à vous quitter; mais, soyez-en sûr, vous demeurerez dans ma pensée jusqu'au jour qui vous ramènera auprès de moi. Et puis qui sait? Dieu fait des miracles! Ma vie est-elle donc si usée que je ne puisse guérir? Comme nous tenons malgré nous à l'existence! je sens la froide main de la mort peser sur moi, et j'essaye encore de douter de sa puissance!... Oh! plaignez-moi! je suis si jeune! Adieu, adieu, mon seul ami...

ALPHONSINE MASSON.

(La suite au prochain numéro.)

## ALAMONTADE.

(SUITE.)

« Qu'as-tu, mon cher Colas? Est-ce que tu souffres? » me dit-il. Je ne m'aperçus qu'alors que je m'étais jeté sur mon lit. Je me relevai brusquement. Il me tendit la main, mais je n'avais pas le courage de lui donner la mienne.

« Mais qu'as-tu? répéta-t-il. Ton regard est troublé, Colas, tu es pâle. » Je ne pouvais pas répondre.

« Révèle-lui tout, criait la voix intérieure. Révèle tout au mari, tout. Il y aura ainsi un abîme éternel creusé entre sa femme et toi; tu resteras pur, tu n'auras pas été un séducteur, un ingrat et un traître! »

« Bertollon, je suis malheureux parce que j'aime ta femme, » m'écriai-je précipitamment, comme si j'eusse craint de ne pouvoir achever. Et j'avais à peine prononcé la dernière syllabe que je me repentis; mais alors il était trop tard. C'en était fait. Le mari savait tout. J'étais sauvé pour cette fois.

Lorsqu'une forte passion lutte contre le sentiment du devoir, il n'y a rien qui puisse nous sauver qu'un acte brusque et décisif dans lequel nous reconnaissons un moyen de salut; et si le corps résiste, il faut le pousser violemment jusqu'à ce que la chose soit faite et qu'il n'y ait plus à reculer. Je m'étais senti comme un homme ballotté par une mer en fureur, près de périr, dont les yeux noyés voient flotter les herbes noires du rivage, et à qui une voix intérieure crie : « Saisis-les. »

Bertollon changea de couleur et dit : « De quoi me parles-tu, Colas? »

— Il faut que je parte, répondis-je; il faut que je quitte Montpellier, que je te fuie, toi et ta femme, car je l'aime.

— Tu es fou, je crois, dit-il en riant et en se remettant.

— Oh! Bertollon, je suis sérieux : je ne puis pas rester ici. Ta femme est une noble femme; mais je crains que mes relations avec elle ne deviennent funestes pour elle et pour moi. Il est encore temps. Tu es mon ami, mon bienfaiteur. Je ne veux pas te tromper. Vois dans ce cruel aveu une preuve de mon amitié pour toi. Je suis trop faible pour être toujours maître de moi, et ta femme est trop aimable pour que je puisse rester indifférent à côté d'elle.

— Un saint comme toi, Colas, dit Bertollon avec un éclat de rire, qui confesse au mari lui-même avec le plus pieux recueillement les secrets de son cœur, n'est pas dangereux pour un mari. Sois tranquille, tu resteras avec nous; cette amourette n'a pas tant de conséquence. J'ai confiance en toi, je n'ai aucun soupçon ni contre toi ni contre ma femme; cela doit te suffire. Si vous vous aimez tous deux, que puis-je contre vos cœurs? Quand il y aurait entre vous le globe entier,





## LES MODES PARISIENNES.

Robes et Manteau de la M<sup>me</sup> Fauvel. Chapeau des Dames Noël. Lingerie de M<sup>me</sup> Bayan.  
Corsets de M<sup>me</sup> Rigourous. Chaussures d'Goldrinet. Gants et Parfums de Faguer Laboullée.

Ayuntamiento de Madrid







vous en aimeriez-vous moins pour cela? Aimez-vous : je sais que vous avez tous les deux trop de noblesse dans les sentiments pour vous oublier jamais. »

Il dit tout cela avec tant de franchise et avec le ton d'une confiance si entière, que, tout ému, je le serrai contre mon cœur; sa noblesse réveillait toutes mes facultés généreuses. J'eus honte d'avoir eu tant de peine à lutter et d'avoir failli me laisser vaincre.

« Non, mon cher Bertollon, j'e serais un monstre si je pouvais tromper ta confiance et méconnaître indignement ton amitié. Tu m'as rendu maintenant à tous mes bons sentiments. Je resterai, et le souvenir de ta confiance me défendra de toute pensée honteuse; je resterai, et je te prouverai que je suis digne de toi. Quant à ta femme, je ne la verrai jamais sans témoins, je... »

— Pourquoi me dire cela? interrompit Bertollon; c'est assez que je me fie à toi. Penses-tu que je n'ai pas remarqué depuis longtemps que ma femme t'aimait? qu'il y avait dans son amour toutes les marques de son caractère violent et emporté? que sa passion était d'autant plus forte qu'elle était plus profondément cachée? Communique-lui tes nobles principes, et guériss-la si tu veux, mais avec prudence. Je la connais; son amour pourrait se changer b'en vite en une haine terrible, et alors malheur à toi!

— Quoi! Bertollon, c'est moi que tu charges de la guérir d'un mal auquel moi-même je succombe? Et que parles-tu de la violence de son caractère? jamais je n'en ai découvert le moindre signe.

— Mon ami Colas, tu ne connais pas les femmes. Pour te plaire, elle a soin de cacher ses mauvais côtés, ou, si elle s'oublie, l'amour te rend aveugle. »

Sans vouloir me laisser continuer sur ce sujet, Bertollon se mit à m'entretenir de choses étrangères; mais plus j'avais de motifs d'admirer sa confiance, plus je me sentais résolu et fort pour me séparer immédiatement de sa femme.

## XVII.

Ce ne fut que le lendemain soir que je la revis. Elle était assise seule dans sa chambre, la tête tristement appuyée sur son bras; elle se leva dès qu'elle m'entendit, toute pleine d'un trouble charmant.

Je m'approchai d'elle. Nous restâmes longtemps sans parler. Elle avait les yeux baissés.

« Puis-je encore oser paraître devant vous? lui dis-je en tremblant; je ne viens que pour expier un moment d'oubli. »

Elle garda le silence.

« J'ai abusé de votre confiance, continuai-je. J'aurais dû n'avoir que du respect pour la femme de mon meilleur ami. J'ai fait une faute.

— Et moi! balbutia-t-elle tout bas.

— Ah! madame, je le sens, je suis trop peu maître de moi-même! Eh! qui pourrait être maître de soi auprès de vous? Mais, dût-il m'en coûter la vie, je ne

veux pas troubler votre repos. Ma résolution est prise irrévocablement. J'ai avoué à votre mari l'état de mon cœur.

— Vous lui avez avoué? s'écria-t-elle effrayée; et lui?

— Il a d'abord changé de couleur.

— Il a changé de couleur? balbutia-t-elle.

— Mais avec pleine confiance en vous et avec plus de confiance en ma vertu que je n'en mérite, il s'est opposé à mon projet de quitter Montpellier.

— C'était votre projet, Alamontade?

— Et ce l'est encore. Je vous aime, madame. Mais vous êtes la femme de Bertollon, je ne veux pas troubler le repos d'une famille où j'ai été comblé de bienfaits.

— Vous êtes un très-honnête homme, me dit-elle; et des larmes roulèrent sur ses joues. Vous vouliez partir, et moi aussi je partais... mes paquets sont déjà faits. Je dois, je veux ne vous point cacher, Alamontade, que je désirerais ne vous avoir jamais connu. Pendant que notre amitié devenait de l'amour, j'essayais en vain de me tromper; je n'ai combattu que trop tard un sentiment devenu invincible. »

Elle sanglotait. « Oui, s'écria-t-elle, cela vaut mieux. Il faut nous séparer, mais pas pour toujours; non, seulement jusqu'à ce que nos cœurs soient plus calmes, jusqu'à ce que nous puissions nous revoir avec les sentiments d'une simple amitié. »

Elle se tut. J'étais ému profondément.

« Mais, ah! mon bon ami, dit-elle en éclatant et en se jetant sur ma poitrine, je ne survivrai pas longtemps à cette séparation! »

Nous restâmes ainsi longtemps; nos deux cœurs battaient l'un contre l'autre, et la passion, toujours plus forte, semblait près de l'emporter sur le sentiment du devoir.

Nous nous donnions tous les témoignages d'un amour pur, saint et éternel, et nous faisons vœu et nous jurions de l'étouffer dans nos cœurs; nous formions la résolution de nous séparer, de ne nous revoir que rarement; nous voulions ne nous voir alors qu'avec calme et jamais sans témoins, et nous scellions des baisers les plus enivrants l'alliance indissoluble de nos âmes.

Quelle misérable créature que l'homme! C'est toujours quand il se croit le plus fort qu'il est le plus faible. Le vrai héros, c'est celui qui fuit la tentation; celui qui s'y expose pour gagner le prix de la vertu l'a déjà perdu avant d'avoir engagé le combat.

Lorsque nous nous séparâmes, il était convenu que je n'irais qu'à une lieue de Montpellier; je demeurerais à leur maison de campagne de Castelnaud, et je ne viendrais à la ville que de loin en loin.

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCKAU.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)



## PETIT COURRIER.

\* L'Académie des beaux-arts a décerné, à la suite du concours d'architecture, le premier grand prix à M. Joseph-Eugène Heim, né à Paris, âgé de vingt-sept ans, élève de M. Lebas; le second grand prix à M. Ernest Moreau, né à Paris, âgé de vingt-neuf ans, élève de MM. Garrez et Lebas.

L'exposition publique du concours de peinture, dont le sujet traité par les concurrents est la *Résurrection de Lazare*, a eu lieu à l'École des beaux-arts les mercredi 23, jeudi 24 et vendredi 25 septembre, de dix heures du matin à quatre heures du soir.

L'exposition publique des prix décernés par l'Académie, ainsi que celle des travaux des pensionnaires de l'Académie de France à Rome, a lieu également à l'École des beaux-arts, du dimanche 27 septembre au dimanche 4 octobre inclusivement.

\* On lit dans le *Courrier de Lyon* :

« Les religieuses de l'Institut de Jésus-et-Marie, à Fourvière, ont eu plusieurs de leurs sœurs surprises par l'insurrection indienne à Meerut, à Delhi, à Sealkote et à Agra, où elles dirigeaient des écoles de petites filles anglaises et indigènes. On n'avait pas encore reçu de leurs nouvelles, et l'on était justement inquiet sur leur sort, au milieu des horreurs de cette révolte. Heureusement la plupart ont pu se sauver, non sans avoir couru de grands dangers; et elles viennent d'écrire à leur supérieure, par le dernier courrier, le récit des péripéties émouvantes de leur fuite.

» Celles de ces religieuses qui se trouvaient à Meerut ont pu s'échapper à travers la fusillade, les égorgements ou les incendies, et se réfugier, avec une partie de leurs élèves, quelques dames anglaises et une cinquantaine d'officiers et de *civilians* européens, dans une vallée des montagnes du Thibet, où ces fugitifs jouissent, à ce qu'il paraît, d'une certaine sécurité. En effet, comme ils sont bien armés, ils paraissent être, malgré leur petit nombre, assez forts pour défendre contre tous les insurgés de la province le passage des défilés qui conduisent dans leur asile.

» La fuite de Sealkote a été signalée particulièrement par les incidents les plus dramatiques et les plus terribles. La veille au soir de la révolte, des Indiens, reconnaissant des soins que ces religieuses de Jésus-et-Marie donnaient à leurs enfants, vinrent les avertir secrètement de s'en aller au plus vite de la ville avec leurs élèves, parce que le lendemain au point du jour l'insurrection devait éclater, et que les conjurés avaient résolu de massacrer tous les Européens. Les sœurs se hâtèrent aussitôt de charger sur des chariots, avec ce qu'elles avaient de plus précieux, leurs plus jeunes élèves, dont la faiblesse eût pu retarder leur fuite pré-

cipitée. Puis, profitant des ombres de la nuit, elles sortirent de la ville pour se réfugier dans un fort à quelques lieues de distance, le seul asile où les Européens pussent trouver un abri momentané contre les fureurs des Indiens. Malheureusement, soit que l'avis eût été donné trop tard, soit que ces dames ne se fussent pas assez pressées, soit enfin que les cipayes eussent devancé le moment fixé pour l'insurrection, afin de prévenir la fuite des Européens, qui déjà couraient tous en désordre sur la route du fort, les fugitives furent atteintes à mi-chemin par une troupe d'insurgés, qui, après avoir visité leur couvent et l'avoir trouvé abandonné, s'étaient mis à leur poursuite. En voyant venir à elles cette horde de furieux, les pauvres religieuses laissèrent leurs chariots et leurs bagages au milieu de la route, à la merci des pillards, et, chargeant sur leurs épaules les plus petites de leurs élèves, elles coururent se cacher, avec plusieurs autres foyards, dans une maison isolée qui se trouvait près de là. Mais les cipayes qui les avaient aperçues ne tardèrent pas à envahir ce bungalow, et commencèrent à massacrer, sous les yeux des religieuses et de leurs enfants terrifiés, plusieurs Anglais et Anglaises personnellement en butte à leur haine.

» Enivrés de carnage, ces furieux tournèrent ensuite leurs armes tout ensanglantées contre nos infortunées compatriotes, les menaçant, avec d'horribles injures, de leur faire subir le même sort à elles et à leurs élèves si elles ne leur livraient pas toutes leurs richesses pour racheter leur vie. Épouvantées par cette scène horrible, les religieuses répondirent en tremblant aux massacreurs que leurs bagages étaient restés sur la route, et qu'ils pouvaient les piller. Mais comme cette opération avait été déjà faite par d'autres pillards, ceux-ci, mécontents de n'en avoir pas profité, semblaient vouloir se venger en se portant aux dernières extrémités, quand une voix cria que l'on venait de découvrir sur le chemin le chariot du trésor public.

» Aussitôt les bandits qui remplissaient la maison s'élancèrent dehors par toutes les issues, afin de prendre part à cette riche curée. Nos religieuses furent ainsi sauvées par cette diversion, au moment où elles n'attendaient plus que la mort. Sans perdre une minute, elles rechargèrent sur leurs épaules les plus jeunes enfants, et, prenant les autres par la main, elles se mirent à courir de toute leur force dans la direction du fort, où bientôt elles parvinrent à se réfugier, ainsi qu'une foule d'autres Européens, hommes, femmes et enfants. »

\* TOSCANE. — Le souverain pontife, voulant témoigner sa satisfaction de l'accueil qui lui a été fait pendant son voyage en Toscane, a daigné faire présent à plusieurs églises des objets consacrés suivants :

A l'église métropolitaine de Florence, un magnifique calice d'argent doré avec coupe et la patène d'or, ornés d'émaux;



A la cathédrale de Fiesole, un calice d'argent;  
A la cathédrale de Pise, un magnifique calice d'argent doré;

A la cathédrale de Lucques, une chasuble très-riche, brodée en lamé d'argent et rehaussée d'or;

A la cathédrale de Sienne, *idem*;

A la cathédrale de Volterra, un calice d'argent doré;

A la cathédrale de Montepulciano, un calice d'argent doré, avec la coupe et la patène d'argent.

Sa Sainteté a encore accordé les gratifications suivantes en argent :

A monsignor l'internonce près la cour impériale et royale de Toscane, pour faire des aumônes, 800 écus (4,308 fr.);

A l'église de Santa-Croce, de Florence, pour sa façade, 500 écus (2,692 fr.);

Au collège de Scolopes de Volterra, 600 écus (3,231 fr.);

Au monastère de Sainte-Catherine di Prato, 300 écus (1,615 fr. 50 c.).

Il a encore plu à Sa Sainteté de donner à S. A. Adélaïde Conti, principale majordome de S. A. I. et R. la grande-duchesse régnante, et à la comtesse Julia Guicciardini, majordome de S. A. I. et R. la princesse héritière, un camée entouré de pierres précieuses pour chacune d'elles; et un autre précieux camée, du travail le plus accompli, également entouré de pierres précieuses, a été donné à la marquise Isabella Gerini. Enfin Sa Sainteté a daigné faire d'autres présents à plusieurs des principaux employés de la cour impériale.

(*Moniteur toscan*)

\* \* On écrit de Weimar, le 15 septembre :

« Le centième anniversaire de la naissance du feu grand-duc Charles-Auguste et l'inauguration des statues de Goëthe, de Schiller et de Wieland, ont été célébrés d'une manière digne du prince et des hommes illustres qu'il honorait de son amitié.

« Ces fêtes ont rempli deux journées; dans la première, le grand-duc, au milieu d'un immense concours de population, a solennellement procédé à la pose de la première pierre d'un monument destiné à perpétuer la mémoire de son auguste aïeul. Le nom de Charles-Auguste est resté très-populaire dans le grand-duché, et les paroles prononcées en son honneur ont été accueillies par d'unanimes applaudissements.

« La seconde journée a été consacrée à l'inauguration des statues des grands poètes que ce prince avait su attirer et fixer à Weimar. Ces statues sont d'une exécution remarquable. Celles de Goëthe et de Schiller, réunies en un même groupe, œuvre de l'habile professeur Rietschel, de Dresde, ont été saluées d'acclamations enthousiastes au moment où l'on a vu tomber les voiles qui les dérobaient aux regards. Ces monuments ont été élevés avec le produit d'une souscription à laquelle l'Allemagne tout entière a pris part. »

(*Moniteur.*)

\* \* On écrit de Chamounix à l'*Indépendance belge* :

« Chamounix vient d'être de nouveau le théâtre d'une belle et périlleuse ascension, exécutée par deux intrépides Américains, MM. Stuyvesant Le Roy, de New-York, et Stephen W. Dana, de Boston.

« Partis le 28 août au matin, par un temps assez nébuleux qui présageait un mauvais voyage, ils traversèrent le glacier des Bossons avec la plus grande difficulté, à cause des avalanches et des crevasses nouvelles formées sous l'influence du beau soleil dont nous jouissons depuis plusieurs jours. Arrivés aux Grands-Mulets, le ciel sourit à leurs courageux efforts en leur ménageant un magnifique coucher de soleil.

« Ils repartirent à une heure du matin, le 29, pour arriver au terme de leur voyage. La grande crevasse qui existe toujours au-dessus du dôme du Gouter, avant d'arriver au petit plateau, se trouva dépourvue de ponts de neige; il fallut la longer considérablement, la descendre en pratiquant des gradins dans la glace, et exécuter de nouveau l'ascension la plus périlleuse. Dès neuf heures du matin, toute la population de Chamounix était sur la place et dans les hôtels pour voir avec des longues-vues nos courageux touristes; mais, vains efforts! le temps était d'une sérénité parfaite, et à midi aucun voyageur n'apparaissait encore aux Petits-Mulets à la base de la Calotte, qui est le premier point de repère pour les habitants de la vallée.

« Les femmes de ces deux messieurs étaient dans des transes que vous devinez; M. Lairraz, propriétaire de l'hôtel d'Angleterre, eut l'ingénieuse idée, pour calmer leurs alarmes, de faire tirer le canon d'ordonnance qui annonce l'arrivée. Ces pauvres dames se troublaient la vue à chercher de l'œil leurs chers parents; elles ne voyaient rien, et pour cause. La faute en était à la lunette.

« Enfin, à une heure, toute la caravane, composée de onze personnes, se détacha sur la neige, au-dessus des Rochers-Rouges. Nouvelle salve d'artillerie plus bruyante et plus sincère que la première. Les longues-vues avaient recouvré leurs qualités optiques, et les bonnes dames leur sérénité.

« Nous pûmes bientôt nous rendre compte de ce retard considérable, qui avait mis en émoi toute la population. Un des voyageurs, M. Stephen Dana, avait voulu s'engager dans l'ascension, malgré une indisposition qui l'affaiblissait depuis quelques jours; un piétinement de dix-huit heures dans la neige avait été un triste spécifique contre sa maladie; mais son courage d'Américain, qui chez un autre peuple s'appellerait entêtement téméraire, lui faisait oublier ses souffrances. A chaque dix pas, nous le distinguions très-bien s'arrêtant pour reprendre haleine et s'affaissant parfois. Son intrépide compagnon, M. Le Roy, le second de la caravane, marchait au contraire avec une facilité extraordinaire, et remorquait plutôt le guide qui le suivait.

« On put, pendant deux heures que dura l'ascension



de la Calotte, assister à toutes les phases de cette courageuse lutte de la faiblesse du corps contre la force de la volonté. M. Le Roy arriva le premier près du point le plus culminant du mont Blanc; mais par une généreuse condescendance aux nobles efforts de son compagnon, il voulut l'attendre, et toute la caravane, fait extrêmement rare, arriva en même temps au faite.

» A voir leur enthousiasme, leurs gambades et leurs gestes, on put apprécier de Chamounix la satisfaction que leur causait leur rude triomphe. La caravane descendit ensuite un peu sur le versant d'Italie, où le panorama est si beau et la température plus douce, tandis que M. Le Roy restait seul sur la crête du mont Blanc, faisant voltiger le drapeau américain dont on distinguait parfaitement les couleurs.

» Après une demi-heure de halte, ils descendirent rapidement les uns en sautant, les autres en glissant en traineau sur leurs pieds ou sur autre chose quand les genoux faiblissaient. Mais la journée était trop avancée pour revenir à Chamounix. Il fallut passer une nouvelle nuit aux Grands-Mulets; cela faisait deux nuits et trois jours sans sommeil, ce qui montre que le plaisir est coûteux, mais plus fatigant encore.

» Ce ne fut que le 30, à midi, qu'ils firent leur rentrée à Chamounix, escortés par la musique des guides. L'hôtel d'Angleterre était paré pour les recevoir; car leur arrivée coïncidait avec une charmante fête, donnée en mémoire de de Saussure et Balmat, et présidée par M. Albert Smith, de Londres.

» M. Le Roy n'avait nullement souffert; il se promenait deux heures après, en toilette de dandy, dans nos pauvres rues de Chamounix, qui pour ce jour-là paraissaient avoir déposé leur aspect ordinaire de tristesse. M. Dana souffrait un peu de son indisposition antérieure; mais le lendemain il pouvait à son tour sortir et contempler dans une situation un peu plus confortable le champ de ses efforts inouïs et de ses succès.

» L'exemple est contagieux, car au moment où je finis ma lettre j'entends l'explosion de l'artillerie qui m'annonce une nouvelle arrivée de deux voyageurs anglais aux Grands-Mulets. La vieille Angleterre ne veut rien céder à la nouvelle. Demain ce sera le tour du drapeau aux lions d'or, si le voyage est heureux, ce dont je doute fort, car de gros nuages s'amoncèlent du côté du midi. »

\*\*\* Par suite de la reconstruction de la préfecture de police vont disparaître les rues de Jérusalem et de Nazareth, dont les noms rappellent, après six siècles écoulés, que là étaient logés aux frais du roi les pèlerins prêts à partir pour la terre sainte ou qui en étaient revenus. Ces rues étaient comme une émanation de la pensée qui avait présidé à la fondation de la Sainte-Chapelle.

En effet, construite en 1245 pour renfermer les reliques apportées de Jérusalem à Constantinople, et de Constantinople à Paris, la Sainte-Chapelle devait être

considérée comme le point de départ et le dernier terme de toutes les entreprises ayant pour but de visiter la terre sainte ou de contribuer à sa délivrance.

Ces souvenirs ne sont pas les seuls qui se rattachent à l'existence des deux rues. Elles ont aussi leurs traditions littéraires.

Au mois de mars 1711, Nicolas Boileau, le chantre du *Lutrin*, fut enseveli dans la crypte de la Sainte-Chapelle. On sait que la famille du législateur du Parnasse habitait dans l'enceinte du Palais, et que son père, Gilles Boileau, était greffier de la grand'chambre du Parlement de Paris.

Des actes authentiques établissent que l'illustre auteur des *Satires*, né le 4<sup>er</sup> novembre 1636, fut baptisé le jour suivant par Binet, curé de la basse Sainte-Chapelle du Palais. Or la maison où il naquit était l'ancienne maison canoniale de Gillot, et appartenait alors au sieur Tardieu, son neveu. Elle existe encore rue de Jérusalem, et porte le n° 3. C'est la première à main droite en sortant de la préfecture.

Les registres de la Sainte-Chapelle contiennent la mention suivante : « Le dimanche 15 mars 1711 a été transporté dans l'église de la Sainte-Chapelle, par messieurs de la paroisse de Saint-Jean le Rond, le corps mort de défunt messire Nicolas Boileau, écuyer, sieur Despréaux, l'un des quarante de messieurs de l'Académie française, décédé le 13<sup>e</sup> et enterré le lendemain matin 16<sup>e</sup> dudit mois dans ladite église de la Sainte-Chapelle. Ont assisté : messire Jacques Boileau, prêtre..., frère...; Pierre Gilbert des Voisins, président de la seconde chambre des enquêtes; Pierre Gilbert des Voisins, conseiller au Parlement, neveux du défunt. »

En face de la maison natale de Boileau, et dans le corps de bâtiment en angle qui avance au point d'intersection des deux rues, se trouve un vaste appartement dont la pièce principale, divisée en arcade, était remarquable par un haut plafond à voussures. C'était la demeure des trésoriers de la Cour des comptes.

C'est là aussi que logeait messire Arouet, nommé trésorier le 10 septembre 1696. Environ deux ans auparavant, il avait eu pour fils François-Marie Arouet (Voltaire). La date de la naissance du grand écrivain est précisée par la pièce suivante : « Le lundi 22<sup>e</sup> jour de novembre 1694, fut baptisé dans l'église Saint-André des Arcs, par Bouché, prêtre, vicaire en ladite église, soussigné, François-Marie, né le jour précédent, fils de messire François Arouet, conseiller du roi, ancien notaire au Châtelet de Paris, et de demoiselle Marie-Marguerite Daumart, sa femme, etc. »

Ainsi l'enfance de ces deux hommes qui répandirent tant d'éclat sur le dix-septième et sur le dix-huitième siècle a eu pour asile deux habitations situées vis-à-vis l'une de l'autre, et contiguës toutes deux à l'hôtel de la présidence, aujourd'hui préfecture de police.

La rue de Nazareth a porté aussi le nom de rue de l'Arcade, à cause de la voûte ou arcade qui servait à établir une communication entre les deux corps



de bâtiments de la Cour des comptes. Traitée avec le soin et la recherche d'art qu'au seizième siècle on apportait dans les moindres détails des édifices, cette petite construction est remarquable par la délicatesse d'exécution des consoles sculptées qui lui servent de support.

Les têtes de faunes et de nymphes formant la partie inférieure de ces consoles sont d'un fort beau travail. Entre chaque console, au plafond de l'imposte supportant l'architecture, on trouve les monogrammes de Henri II et de Diane de Poitiers, accompagnés d'une fleur de lis et d'un croissant. Ces divers ornements sont de la main de Jean Goujon. On attribue généralement au même artiste les deux génies qui décorent les tympans. Des mesures ont été prises pour la conservation de ces précieux restes, qui seront transportés à l'École des beaux-arts.

\*\*\* Un agent de police de Boston avait cité devant le juge correctionnel une jeune et belle dame fort connue, l'accusant d'obstruer les trottoirs de Washington street par un trop grand développement de crinoline. Le juge demande où est la prévenue. L'agent répond qu'elle est à la porte, et qu'elle attend, mais qu'on a essayé en vain de la faire entrer, la porte étant trop étroite.

Le juge déclare le cas fort extraordinaire, et ajoute que, la Constitution garantissant la publicité des débats, il ne peut autoriser cette dame à obstruer ainsi l'entrée du prétoire. Force fut alors de recourir à la grande porte, et, comme celle-ci a 120 pieds de large, la délinquante put ainsi pénétrer dans la salle sans trop de froissement.

L'agent dépose ainsi : Madame occupait toute la largeur du trottoir ; j'ai été obligé de sauter une douzaine de fois sur la chaussée pour la laisser passer. Je me suis même trouvé en contact avec une voiture, et j'ai failli être écrasé. Serait-ce la ville ou la dame qui payerait une pension à ma veuve si j'étais tué ?

*Le juge.* — La rotondité de la prévenue ne prouve-t-elle pas de quelque cause naturelle ?

*L'agent.* — Non, monsieur. D'ailleurs, je suis père de seize enfants, et j'ai même le bonheur d'en attendre un dix-septième le mois prochain, et jamais ma femme n'a occupé moitié tant d'espace que l'accusée. Je dois ajouter, il est vrai, que le ciel m'a toujours préservé de jumeaux.

*Le juge.* — Il vous en peut venir encore. Continuez.

*L'agent.* — J'ai invité plusieurs fois madame à ne pas s'arrêter sur le trottoir, ce qui forçait les passants et même les passantes à circuler sur la chaussée ; mais elle n'a tenu aucun compte de mes observations.

*Le juge.* — L'affaire est embarrassante ; car je ne connais pas de précédents. Toutefois, attendu qu'une ordonnance municipale défend tout encombrement des trottoirs par des ballots ou paquets trop volumineux, la

cour condamne la prévenue à 5 dollars (25 francs) d'amende et aux frais.

\*\*\* M. Étienne Quatremère, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur des langues hébraïque, chaldaïque et syriaque au Collège de France, vient de mourir subitement à Paris. C'est une perte qui sera vivement sentie par les amis de l'érudition et de la littérature orientale.

\*\*\* Les obsèques de M. Gustave Planche ont eu lieu le 21 septembre. A la maison de santé du docteur Dubois se sont réunis un grand nombre de journalistes et d'hommes de lettres, parmi lesquels on remarquait MM. Alfred de Vigny, Victor Cousin, Jules Janin, L. Havin, Eugène Forcade, Baraton, J. Mathias, Julien Lemer, Paul Lascoux, Th. Pelloquet, Murger, A. Weill, A. Second, Bocage, Jeanron, Chenavard, Madier-Montjeau père, A. Watrion, etc. Le deuil était conduit par les frères et beau-frère du défunt, accompagnés de M. Buloz, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*.

Après un service célébré à l'église Saint-Laurent, le cortège s'est dirigé vers le cimetière Montmartre. M. Jules Janin a prononcé sur la tombe un discours où il a apprécié en termes choisis les éminentes qualités littéraires de l'illustre critique.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-ITALIEN : *Otello*, M. Salvini. — THÉÂTRE DU CIRQUE-IMPÉRIAL : le *Roi Lear*, tragédie en cinq actes de Shakspeare, traduite par MM. Devicque et Crisafulli.

Aucun des rôles abordés par M. Salvini jusqu'à présent ne lui avait valu les applaudissements qu'il a recueillis dans *Otello*. Saül, Orosmane, Oreste, ne montrent qu'une des faces de son talent, qui n'apparaît entier et complet que sous les traits du More de Shakspeare. M. Salvini a toutes les qualités nécessaires pour représenter dignement *Otello*. Il est jeune, il est beau, il a un organe souple et sonore à la fois, une grande dignité de gestes, une étonnante mobilité de physionomie ; le mime est chez lui l'égal de l'acteur. La terrible et sombre jalousie du More est exprimée par lui avec une grande supériorité ; il n'excelle pas seulement à peindre la passion, il dit avec justesse et intelligence toutes les parties de son rôle ; on voit qu'il a fait une étude de l'œuvre immortelle du plus grand des tragiques avec le soin d'un artiste consommé. Son récit devant le sénat a été nuancé avec un art admirable ; lorsqu'il accable la pauvre Desdemona sous ses terribles ironies, il a été effrayant d'amertume ; quand il s'écrit :



Du sang ! du sang !.... après la délation d'Iago, un frisson de terreur a passé dans la salle entière ; il emporte Desdemona sur le lit où il va l'étouffer avec une rage de bête fauve ; il a été constamment terrible ou magnifique à la hauteur de son rôle, c'est tout dire. Ces dernières représentations ont été des triomphes, et le public, qui a été assez lent à l'apprécier, commençait à lui prouver ses sympathies d'une manière éclatante, lorsque ses engagements l'ont obligé à nous quitter. Madame Aliprandi l'a fort bien secondé ; elle a rendu avec charme et distinction cette pâle Desdemona, cet agneau sans tache qui semble fait pour être égorgé, et n'a pas même en mourant un reproche pour son bourreau. Adieu ! dit-elle à Émilie, recommande-moi à mon seigneur bien-aimé ! Les rappels et les bouquets ont fêté M. Salvini de façon à l'engager à tenter de nouveau de passer les Alpes en notre faveur.

Les théâtres sont égaux devant l'art, et tout le monde peut puiser à la source du génie ; c'est ce qui a sans doute engagé MM. Devicque et Crisafulli à traduire pour le Cirque la triste épopée du roi Lear ; la tentative n'a pas été heureuse, et il devait en être ainsi. Le *Roi Lear* est une des pièces de Shakspeare qui semblent le moins faites pour un public moderne ; elle est pleine de violences, de crimes, d'exécutions horribles, telle que celle du vieux comte Gloster auquel on arrache les deux yeux ; elle est enfin confuse, enchevêtrée, et des beautés de premier ordre se retrouvent avec peine dans ce chaos d'actions et de personnages. Le *Roi Lear* se ressent plus que beaucoup d'autres œuvres de Shakspeare de l'époque où il écrivait ; le moyen âge avec ses terreurs et ses violences y est tout entier, et ce qui intéressait les spectateurs du dix-septième siècle fatigue et dégoûte ceux du dix-neuvième ; le dénouement, qui montre le duc d'Albanie faisant apporter les cadavres de Goneril et de Regane, tandis que le roi Lear apparaît portant sur ses épaules le corps de sa troisième fille, la bonne Cordélia, a été très-mal accueilli ; ces trois cadavres, après tant d'autres, n'ont pas été du goût des spectateurs du boulevard du Temple, et il est probable que cette initiation aux beautés de Shakspeare n'est pas destinée à populariser la gloire de ce grand homme parmi eux.

La musique toujours si fêtée de Nicolo a repris possession de la salle Favart. Mademoiselle Lefebvre et M. Faure nous sont revenus de Bade plus en voix que jamais, et *Joconde*, ce type de l'opéra-comique, a retrouvé ses admirateurs au grand complet. A propos de *Joconde*, il paraît que dans une de nos petites villes du Midi on a tenté de reprendre aussi cette jolie pièce, trop longtemps livrée aux roulades des commis voyageurs ; on a étudié consciencieusement, et on s'attendait à une exécution remarquable, lorsque *Joconde*, l'indispensable *Joconde*, toute la pièce, se trouva le soir même de la représentation si indisposé, qu'il fallut se résigner à renoncer à la pièce tant promise ; on présentait un orage de la part des abonnés, toujours si

exigeants, et de quelques personnages marquants qui avaient fait retenir des loges tout exprès en l'honneur de Nicolo et de leurs souvenirs de jeunesse. Un amateur de la ville, bien connu pour posséder une belle voix, s'offrit alors pour remplacer le *Joconde* indisposé ; on accepta d'enthousiasme lorsqu'il affirma avoir chanté le rôle quelques mois auparavant sur un théâtre d'amateurs. Tout était au mieux, la recette était sauvée par ce secours inattendu. On commence : *Joconde* arrive revêtu d'un charmant costume ; il commence à chanter, ô surprise ! ô désappointement ! le *Joconde* chante une tierce au-dessous du ton ! Le malheureux amateur avait oublié qu'il avait appris ce rôle transposé, il cherche en vain à se remettre dans le ton ; il y réussit par moments, plus souvent il retombe dans ses anciens errements ; il résulte de ses efforts une cacophonie qui oblige à baisser le rideau, au grand désappointement de tout le monde.

Autrefois les cacophonies ne déplaisaient pas, et on en faisait à plaisir ; on essaya de tout, et la chronique nous cite jusqu'à des concerts de chats pour ajouter à la pompe des fêtes religieuses qui eurent lieu à Bruxelles en 1549, le jour de l'octave de l'Ascension, en l'honneur d'une image miraculeuse de la Vierge. Ce jour-là, pendant la procession et après le passage de l'archange Michel, on vit paraître un chariot sur lequel était assis un ours touchant de l'orgue. Le jeu de cet orgue était formé d'une vingtaine de chats enfermés séparément dans des caisses étroites. Au-dessus de ces caisses passaient les queues des animaux liées à des cordes attachées au registre de l'orgue, et correspondant aux touches. Don Juan Cristoval Calvete de Estrella a rendu compte de cette fête dans sa relation du voyage de Philippe II, prince de Castille, à Bruxelles. L'historien très-chrétien nous apprend que l'ours, en pressant les touches de l'instrument vivant, tirait les queues des chats, ce qui leur faisait miauler des tailles, des dessus, des basses, d'une harmonie qui sans aucun doute devait être fort agréable à Dieu. Les chats étaient si bien choisis, l'arrangement si bien combiné, dit don Juan Cristoval, que de cette musique grotesque il ne sortait pas un son faux. Pour compléter ce spectacle étrange en l'honneur de la Vierge, des enfants habillés en loups, en singes, en cerfs et en grenouilles, dansaient au son de l'orgue-chat.

Au reste, Louis XI se donnait parfois le plaisir d'un concert de pourceaux par le même procédé. L'abbé de Bagne dirigeait l'orchestre en pareil cas.

\* \* \* M. Ardit, ancien chef d'orchestre de l'Académie de musique de New-York, est arrivé à Paris. M. Ardit est l'auteur d'un grand opéra, *the Spy* (l'Espion), représenté avec succès à New-York il y a un an. Il a l'intention d'offrir cet ouvrage à M. Calzado, directeur des Italiens.

MAXIME TERMONT.

Paris. — Typographie de Henri Plou, rue Garancière, 8.